

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 8

Artikel: Rudolph Schilderaut au Théâtre Lumen
Autor: Schilderaut, Rudolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222442>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

devait évoquer le témoignage de ceux auprès de qui la brigade devait avoir été faite, puis ensuite passer à l'auteur de la brigade, aux moyens employés, etc.

Le sous-préfet dut s'acquitter en conscience de sa tâche, afin de dissiper la mauvaise impression qu'on eut en haut lieu à son sujet. Il eut la satisfaction de recevoir de son supérieur, le 25 décembre, les lignes suivantes : « Je m'empresse de vous donner communication d'un arrêté du Petit Conseil sur l'affaire de l'avocat Roux, par lequel vous verrez que je suis chargé de vous témoigner la satisfaction et l'approbation du Gouvernement pour votre conduite dans toute cette affaire. Commission dont je m'acquitte avec le plus yif plaisir. Veuillez notifier cet acte au Cn Roux de Corcelles. »

Jean-Daniel Gilliéron dut pousser un bon soupir de soulagement : on lui faisait un joli Noël !

Mais quelle idée avait donc ce messager de parcourir le pays sur un cheval blanc beaucoup plus facile à remarquer qu'un autre ?

S'inspirait-il du grand homme de l'époque arpentant l'Europe sur un courrier d'argent, à la recherche d'un trône d'empereur, ou bien voulait-il imiter la bonne et paisible Reine Berthe, promenant sa grâce et sa quenouille au pas tranquille de sa blanche haquenée ?

Comme l'un et comme l'autre, il cherchait ce bien que tant d'hommes désirent et qui s'appelle : le pouvoir.

Jacques Desbioles.

La Patrie Suisse. — De jolies scènes d'hiver ; un excellent portrait de Mlle Alice Favre, de Genève, dédicée le 2 février ; les portraits d'Erasme, d'Oculampade de Conrad Herzog, le pasteur bâlois décédé le 25 janvier ; du célèbre sourcier, abbé Mermet ; du guide Franz Lochmatter, de St-Nicolas, qui va partir pour l'Himalaya ; des vues de la maison érudite à Fribourg, le 2 février ; de la nouvelle gare de Fribourg, inaugurée le 31 janvier ; de la cathédrale de St-Gall ; de l'Hôtel-de-Ville de Schwytz ; voilà, avec d'autres choses encore, ce que nous apporte le No 979, du 13 février, de la « Patrie Suisse ». S. P.



LES BRUITS QUI COURENT

La venue des Knie, danseurs de corde, provoquait aussi, chez les petits et chez les grands, un indiscutable plaisir, renouvelé tous les deux ou trois ans. Quelle émotion, quelle appréhension à voir l'un des frères, pousser une brouette, sur le sable tendu du toit de la Maison de Ville jusqu'au milieu de la rue voisine. Entre autres réjouissances, il y avait encore l'Abbaye avec la « parade » en ville, fanfare en tête, et les demoiselles en robes blanches distribuant, au Stand, les premiers prix aux maîtres tireurs. Et aussi, mais par hasard et de loin en loin, quelque très modeste cirque : trois chevaux maigres, deux écuyères, un « Mossieu Loyal » à grosses moustaches et bottes vernies, un clown hilare, des chiens sautants, une musique enragée. C'était tout. C'était peu, mais les affamés ne sont pas gourmands et les gamins de Châteaueux avaient faim de salambanques et de paillasses. L'arrivée d'une « comédie » sur la place d'armes faisait époque dans l'existence. Toutefois, à côté de ces distractions, plutôt vulgaires et peu assurées, une fête, spécialement destinée au petit monde des culottes et des jupes courtes, apporte, chaque année — et aujourd'hui encore — un peu de fièvre aux habitants de Châteaueux. Des semaines à l'avance, on s'entretient, dans la petite ville, des prochaines « Promotions ». Les élèves studieux évaluent de prix et d'accessits ; les cancre se lèvent les lèvres à l'espoir de gâteaux et de sirops ; les fillettes pensent à une robe neuve et au bal sur herbe ; les instituteurs et les institutrices, fatigués par une longue série de leçons, se réjouissent à l'idée des vacances et les parents sourient aux occupations variées des petits.

Ce grand jour est un dimanche de juin. La

veille, Châteaueux se transforme en exposition de coiffures. On ne voit, dans les rues, que fillettes empapillonnées, dont les chevelures noires, blondes ou rousses, disparaissent sous la frétillante auréole des petits papiers serrés au fer. Et, dans les maisons, ce sont des allées, des venues, des pleurs d'impatience, des désespoirs vite apaisés, des joies bruyantes, des appréhensions, toute l'effervescence d'un petit monde empressé de se montrer et de rire. Les blanchisseuses sont aux abois : à chaque instant, une nouvelle frimousse apparaît dans l'entrebâillement de la porte et crie :

— Madame, est-ce que ma robe est prête ?

Les cordonniers sont sur les dents ; les couturières ne mangent et ne dorment plus. Les confiseurs accumulent éclairs, madeleines et babas. Au four banal, le père Borel ne sait à qui entendre : gâteaux par ci, taillés par là, gâteaux et salées... Un parfum de pâte croustillante envahit la ruelle voisine. Et, de temps en temps, une bonne femme s'en va, qui porte sur la tête une tarte, de belle surface, laissant après elle une buée odorante. Sur le foyer des vieilles cuisines, le fer à bricelets fonctionne ; et les merveilles sifflent dans la friture. C'est un branle-bas général de gourmandise.

Tout le monde, chez Mme Charlon travaillait d'arrache-pied depuis quinze jours, et quoiqu'elle employât deux ouvrières et deux apprenties — dont Lina Divorne entrée récemment — c'est à peine si les commandes seraient prêtes à temps voulu. Le dimanche matin, avant six heures, Laure qui ne s'était pas couchée achevait un dernier corsage, tandis que son petit personnel dormait encore à poings fermés. Dans l'atelier, en désordre, un délicieux fouillis de mousselines, de rubans, de tulle, de dentelles jouait une symphonie de rose, de rouge, de bleu pâle, de vert d'eau, de blanc. Suspendus à la paroi quelques costumes d'enfants attendaient leurs propriétaires. On n'avait pas eu le temps de les porter à domicile, et les fillettes impatientes, craignant un accident ou un retard, venaient l'une après l'autre, dès l'aube, chercher les précieuses robes, qu'elles emportaient à bout de bras, comme des étendards flottant à la brise.

Mais on s'éveillait dans la maison. Un bruit de pieds nus trotant sur le plancher, une porte qui s'ouvre brusquement, un cri :

— Bonjour, petite mère !

Et c'est André, demi-vêtu, en culotte, sans veste, qui saute au cou de Laure et l'embrasse, la saluant de cette appellation bien française rapportée de là-bas, et c'est, derrière lui, mais plus calme, quoique aussi joyeuse, Rose, en cotillon et en pantoufles annonçant que le déjeuner sera prêt dans quelques minutes.

— L'eau bout pour le café, ne te dérange pas, maman.

— Moi, je vais cirer les souliers pour tout le monde, ajoute le gamin enflammé d'un beau zèle.

Et Laure, oubliant les fatigues de la nuit passée à travailler sous la lampe, sourit à cette jolie gaité. D'ailleurs, la besogne est achevée, la dernière agrafe est cousue au dernier corsage, et voici la dernière cliente — une brunette de douze ans — qui vient, à son tour, chercher sa robe de fête. Maintenant à la hâte, on déjeune, on s'habille. C'est plaisir délicieux pour la mère que de parer ses deux petits. Comme un colonel devant le régiment, elle inspecte la tenue. Rien ne lui échappe. Ici, elle rectifie un pli, là, c'est une cravate qui s'émancipe, un ruban mal tourné. André pivote sur ses talons et s'exhibe sous toutes les faces. Rose s'examine dans le miroir à trois pans. Et chacun attend l'opinion de la mère, le « ça va bien » définitif. Alors, une échauffourée de baisers, au risque de remettre en question toute l'ordonnance obtenue, puis la fuite dans l'escalier, quatre à quatre, accompagnée de nombreux « adieu maman, adieu maman ! » Mais, arrivé dans la rue, André s'arrête et lève les yeux vers la fenêtre d'où il sait que la mère les regarde. Il paraît inquiet et demande :

— N'est-ce pas, maman, tu viens ?

— Bien sûr. Je vais avec tante Jeanne.

— Bravo ! Adieu ! You !

Une cabriolet, et la course reprendrait si Rose, plus raisonnable, ne retenait son frère par la main en le morigénant un peu. A quoi pense-t-il de faire pareilles manières ? Il faut marcher posément, quand on est si bien vêtu. La tête droite à petits pas, en frappant légèrement du talon sur le pavé. C'est ça. La mère, toujours à la fenêtre, se plaît à voir cette fillette mince, élégante, déjà un peu coquette dans sa robe de mousseline garnie de rubans bleus, et ce gamin, tiré à quatre épingles, qui prend des airs sérieux de petit homme malgré une folle envie de gambader le long du chemin.

Cependant, la « première » du sermon sonnait à toute volée annonçant l'heure de se hâter. Autour du collège, la foule des écoliers et des écolières bourdonnait comme les abeilles autour de la ruche. Les grandes filles s'examinaient et se critiquaient, très contentes de faire un peu la roue devant les garçons et, même, de susciter quelques jalousies par de jolis manèges bien féminins, presque instinctifs. Sans doute quelques intrigues très innocentes, si douces en la quinzième année, formaient parfois, plus d'un couple, sur le chemin de l'école, à la fruitière, aux parties de luge. Des bagues en cornaline, symboles d'une fidélité enfantine, s'échangeaient en secret, et aussi des poésies extraites de quelque recueil et copiées sur du papier à entête allégorique ; et des fleurs desséchées, des bouts de ruban, tout le bagage enfin des idylles exquises. Or, en ce jour de fête, où l'on danserait sous l'œil amusé et peu soupçonneux des mamans et des maîtres, l'idylle s'embellirait d'une tendresse plus précise, d'une émotion plus vibrante. Et, en attendant le départ, les intimes parlaient de lui.

(A suivre.)

P. Amiguet.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, une production gigantesque et grandiose, à grande mise en scène : « L'Escadron de Fer », formidable film d'aventures dramatiques, relatant la prise de Cuba par les Américains. Egalement au programme : « Voleurs à l'Écu ! » comédie comique ; les actualités mondiales présentées par le Paramount-Journal.

Rudolph Schilder au Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine, deux succès cinématographiques d'un genre absolument opposé : « Sans Ami ! » grand drame émouvant, ainsi que : « L'Ecole du Mariage », grand succès humoristique. A chaque représentation, les actualités mondiales par le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 24, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

UNE CHOSE EXTRAORDINAIRE

c'est la facilité avec laquelle les véritables Bourgeois de Sâpin Etienne Huber, à Lausanne font rapidement disparaître la grippe, les rhumes et les bronchites.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES ACHATS

Louis GENEUX, Régisseur, Lausanne
Epinettes — Villa Fontenay — Case 10782

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.